

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 38

Artikel: Chasseur sensible
Autor: Gaillard, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226000>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On dîna copieusement au grand restaurant et on applaudit avec vigueur et en cadence un beau discours d'un de nos sympathiques Conseillers d'Etat.

— Y a pas. Pour causer comme ça, d'affilée et sans « queueuyer », il faut quand même être quelqu'un, dit sentencieusement l'oncle Jérémie qui avait presque la larme à l'œil, tant il avait été « rebouillé » par les belles paroles de l'orateur et peut-être aussi en raison du « clair » qui avait arrosé le dîner. Après diverses allées et venues à travers les nombreux stands de dégustation, nos compagnons, quelque peu échauffés, s'arrêtèrent finalement près de la sortie. Auguste tira sa montre, vaguement inquiet :

— Charrette ! D'abord 5 heures et on avait rendez-vous pour 4 h. 1/2 ! Il faudra assez se diriger du côté de ce Monsieur Sécuritas, comme on avait convenu :

— On a bien le temps, fit le greffier. On va encore goûter un verre de « Fendant » et puis, on ira à la rencontre de nos femmes. On a dû joliment leur manquer, pendant tout ce temps.

Le « Fendant » consciencieusement mis à la « chotte », nos hommes se dirigèrent enfin vers la sortie et virent les femmes qui leur firent de loin des gestes désespérés.

— Veille-toi, Auguste ! Il va y avoir du grabuge. Elles m'ont l'air de ne pas être de bonne humeur.

En effet, dès que nos hommes furent à portée de voix, Adèle, la fiancée d'Auguste, lui cria d'un air furibond :

— C'est le moment de t'amener, espèce de fiancé de rave. Tu ne sais pas laquelle ? On a complètement oublié de passer ce matin vers le « pétabosson », pour notre mariage ! Avec tout ce commerce qu'on a dû voir à ce Comptoir de malheur, nous n'y avons pas pensé, moi encore moins que les autres. C'est pas Tante Rosalie, cette vieille toquée célibataire, qui voulait me rappeler notre mariage. Pour du joli, c'est du joli, oui, ma foi. Ça fait que... nous voilà quittes à recommencer à nous « fréquenter », mais on s'arrangera pour repasser chez le « pétabosson » avant le prochain Comptoir.

La première consternation passée, tout le monde se mit à rire de bon cœur. On alla boire une dernière verre, avant de prendre le dernier train mais les hommes firent encore une pistée du côté des magasins de Bel-Air, pour y faire l'achat d'une babiole quelconque pour leurs compagnes, car ils avaient le sentiment d'avoir bien des choses à se faire pardonner, à la rentrée.

F. Wælfli.

Le véritable « Messager boiteux de Berne et Vevey » pour 1935. — Editeur : Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix: 60 cts.

Pour fêter sa 228e année d'existence, le **« Messager boiteux »** a fait cette année une apparition au Comptoir Suisse, heureux de faire voir, à ses innombrables amis, la petite presse qui lui permit, il y a quelques deux cents ans, à imprimer le vénérable et si répandu almanach romand. Et c'est peu après l'ouverture du Comptoir que l'édition de 1935 a paru, apportant comme de coutume sa provision d'utilles renseignements (calendrier et foires), d'articles intéressants, d'anecdotes, etc., le tout illustré avec goût.

A part l'avant-propos, très justement optimiste, de jolies planches sont destinées aux poissons du Léman, et des nouvelles de L. Musy, Solandieu, Ed. Michel font bon ménage avec l'histoire du Château de Gruyères, de l'Etat de Monaco, la vie d'un lac et la traditionnelle revue de l'année. Quant à la grande planche, elle est consacrée aux beaux massifs alpestres qui dominent Zermatt ; c'est une heureuse façon de faire apprécier une superbe fraction de nos Alpes suisses romandes. — Bravo !

L. G.

Trop de science. — Bob demande à son frère :

— Est-ce vrai que nous descendons des singes ? — Il paraît.

— Mais les singes, eux, de quoi descendent-ils ? — Ils descendent, ils descendent... des arbres, tiens !

Estimation. — Voyons, monsieur Burlureau, dites-moi franchement ce que vous pensez de mon portrait.

— Ah ! madame, je pense que votre peintre aurait dû s'y prendre quinze ans plus tôt.

— N'est-ce pas ? Moi je trouve aussi que son talent a beaucoup vieilli.

Les statues. — Dis-donc, p'pa, pourquoi qu'on élève des statues aux hommes célèbres ?

M. Moutardin, fouillant les arcanes de sa profonde cervelle, y découvrit une lumineuse réponse :

— Mais, mon enfant, c'est pour les faire connaître !

CEUX QUI MANGENT

SE ne songe pas à établir ici un parallèle entre ceux qui mangent et ceux qui ne mangent pas, entre les repas et les affamés de la société.

Ce n'est pas, hélas ! que le sujet manquerait d'actualité en ces jours de crise, de chômage et de banqueroutes.

Mais je pense à une chronique plus modeste, plus terre-à-terre et je vous demande, amis lecteurs :

— Vous est-il arrivé de regarder manger ?

Quand je pose cette question, je ne veux point parler d'une investigation, qui serait indiscrète, sur la manière de manger de commensaux ou d'amis.

Pour regarder manger, au sens que je veux dire, il faut se trouver seul, à une table de restaurant, il faut avoir le temps de digérer tout à son aise, et de poursuivre, alors, en promenant sa curiosité autour de soi, des études variées de physionomies.

Si l'on est en société, on est tout entier aux bavardages mutuels. Il faut la solitude pour mener à bien ses recherches, et alors les petites tables de restaurant offrent souvent des études du plus savoureux intérêt.

Brillat-Savarin, l'un des écrivains gastronomiques, avait déjà dans sa *Physiologie du Goût*, modifié le vieux proverbe : « Dis-moi qui tu hantes et je dirai qui tu es » ; il avait écrit : « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu es ». Je modifie à mon tour et je déclare : « Dis-moi comment tu manges et je te dirai ce que tu es ».

On m'objectera peut-être qu'il est impoli de dévisager ainsi les autres. Avec cela que l'on se gêne beaucoup, aujourd'hui !... et puis il y a de ces « autres » qui ne demandent pas mieux que d'être remarqués et qui font tout ce qu'il faut pour cela.

* * *

En tout cas, quand je suis installé dans un restaurant, je regarde.

Et je ne suis pas seul de mon genre.

Aussi, amis lecteurs, lorsque vous êtes à table d'hôte, prenez garde, si ce n'est pas la *Dame Blanche*, comme dans la vieille chanson, c'est peut-être un journaliste en quête de chronique qui vous regarde.

* * *

Ce qui frappe le plus un esprit tant soit peu observateur, c'est le calme des commencements et l'animation des fins de repas.

La Fontaine a très justement remarqué que

Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Pourquoi s'animerait-on, pourquoi parlerait-on, dans les premiers moments, puisque les autres n'auraient pas le temps de vous écouter ?

Mais bientôt, surtout quand un verre de vin y aide, les langues se délient, les conversations s'animent, les confidences s'amorcent. La satisfaction de l'estomac réchauffe le cœur, fait épanouir les idées. C'est à la fin des repas qu'elles ébauchent les entreprises et que se révèlent les sentiments, que s'affirment les héros. Je ne dis pas que ces enthousiasmes durent ; ils ont leurs réveils ou leurs lendemains modérés, voire teintés de regrets... mais s'ils n'ont pas été jusqu'au dangereux *In vino veritas*.

Il n'est pas difficile de remarquer les gens qui ont « bien diné ».

* * *

Cette constatation est la plus facile, sinon la plus amusante.

Il y a bien d'autres études à faire.

On remarque, par exemple le Monsieur qui craint de perdre une minute et de qui l'on ne sait trop que dire : s'il mange en lisant ou s'il lit en mangeant. Quand il sort, il ne sait pas ce qu'il a mangé ou il ne sait pas ce qu'il a lu.

Il y a le client pressé : il doit prendre le train ou il a un rendez-vous d'affaires. Il consulte fiévreusement sa montre ; il expédie avec volubilité son choix : ce sont les premières choses que lui offre le garçon, et il ajoute : « En hâte, n'est-ce pas ? » Lui non plus ne sait trop

ce qu'il mange : il est déjà en chemin de fer... il prépare son entrevue... il mastiquerait, sans le remarquer, le contraire de ce qu'il a commandé !

Il y a les habitués qui ont tout juste leur temps entre les heures de bureau ou de magasin. Ceux-là aussi sont expéditifs : « Potage, veau braisé, cerises, demi blonde » Tout est lancé en une volée. S'ils songent à leur besogne, ce n'est pas pour s'en faire, mais bien plutôt pour s'en plaindre... et puis ils se plongent dans leur journal, aux résultats des courses.

* * *

Celui-ci est un bon gourmet à la mine resplendissante. C'est pour lui qu'Harpagon pourrait commettre sa sentence enrouée : « Il faut vivre pour manger ».

Rien qu'à le voir s'installer, déplier lentement sa serviette, étudier la carte, on sent qu'il se prépare à se délecter. Il s'informe minutieusement de la qualité des plats ; il compose posément son menu.

Il a pour son entrecôte un regard qui l'attendrirait si elle n'était tendre déjà ; il déguste avec une sage lenteur son verre de Désaley dont le garçon lui a vanté les mérites ; et comme on enlève le premier plat, il a soin de recommander : « Pas trop vite. »

La vie est belle pour lui, quand le dîner est bon.

* * *

Celui-là, par exemple, est d'une toute autre école. Il est vêtu avec élégance, il a des bijoux abondants, il peut donc à en juger par ces apparences, s'offre un « coup de figure » soigné.

Ah ! bien oui !... De l'eau... un œuf cuit à la coquée... une tranche de pain gris... un rien de salade... Il est au régime ; il n'a pas faim ; il touche à peine du bout des lèvres aux mets qu'on lui sert ; il les retourne, les épluche de l'œil, les avale avec une résignation attristée qui vous enlèverait l'appétit.

* * *

Parlez-moi des scènes de famille auxquelles parfois nous fait assister la table d'hôte, puisque je m'occupe de ceux qui mangent et qu'à l'heure, en règle générale, on ne mange pas, puisqu'on discute...

On peut voir encore l'individu qui a des soucis d'argent, qui chiffre, entre deux bouchées, des différences de Bourse, ou qui approfondit entre deux plats une chronique financière on peut voir celui qui a des peines de cœur et souffre en plongeant le nez dans son assiette ; on peut voir la jeune fille très fière de manger pour la première fois au restaurant et le marabout profitant d'une occasion toute pareille pour s'en fourrer jusque-là...

* * *

Il y a le « m'as-tu vu » qui parle très haut et le monsieur délicat qui multiplie à voix basse des formules de politesse ; il y a l'individu qui n'a rien chez lui et qui ronchonne contre tout ce qu'on lui apporte ; il y a la ménagère qui compare sa cuisine à celle du restaurant, critique les recettes employées et découvre dans la sauce de la margarine au lieu de beurre.

Tous ces gens-là ont leurs caractéristiques, leurs attitudes, leurs expressions de physionomie. Ils disent, rien qu'en mangeant, ce qu'ils sont.

Un curieux.

CHASSEUR SENSIBLE

SIMON Pquégnet approche du cap de la cinquantaine ; sa famille est florissante autant que son petit commerce et il serait tout à fait heureux si son tissu adipeux ne se développait pas à vue d'œil. Il a essayé de suivre un régime, de prendre tisane sur tisane, de brider son robuste appétit ; il se contente d'une viande par jour et d'un verre de vin à dîner ; il se met au vert, je veux dire aux légumes et aux fruits, il goûte à peine au potage et finit par renoncer au café et au pousse-café... Il s'achemine toujours vers les cent kilos et cela le désole.

— Allez à la chasse, lui dit le docteur, et ne vous ménagez pas !

Il n'a pas obtenu les galons de bon tireur au service militaire, il n'a de sa vie chassé lièvre et perdrix, mais il sait manier un fusil et sa vue est encore excellente.

— Tu viendras avec nous, lui dit son ami Charles ; tu compléteras notre groupe et tu seras à bonne école.

On ne va pas courir campagnes et forêts en blouse de négociant et en petits souliers ; Simon s'équipe à neuf de pied en cape : gros brodequins ferrés à glace, houseaux resplendissants montant jusqu'aux genoux, veston de gros drap côtelé avec poches profondes, casquette grise avec brides à volonté. Le tout lui donne un air martial qui relève sa fierté endormie. Il échange son vieux fusil contre une carabine dernier modèle, à canon double, fait emplette d'une superbe carnassière et sous tout cet équipement se comparant à l'illustre Tartarin, il vante de pied ferme, tête haute et regard clair.

Il a bien quelque inquiétude sur la sûreté de son tir ; il se sent prédisposé à subir une légère émotion à la vue de l'innocent gibier, cible vante et bondissante, plus impressionnante qu'un vulgaire mannequin ; mais sa main n'a pas l'habitude de trembler et il espère faire honneur à ses initiateurs.

Nos nemrods courrent par monts et par vaux, battent les champs, les fourrés, les taillis ; leur meute, dispersée, donne parfois de la voix. Simon ne ménage pas ses jambes, exerce son flair inexpérimenté, tressaille au moindre bruit d'aile ou de feuille, serre son arme sous son bras droit ; il transpire de tous ses pores, car il fait un de ces soleils d'automne à doré les raisins, à éclairer l'écale des noix et la bogue des châtaignes, un soleil qui donne la soif, mais stimule l'action.

Un coup de fusil lointain, un seul, et le silence retombe plus complet, car les chiens se taisent. Au rendez-vous fixé pour le pique-nique, on se communique les observations, on distribue les rôles pour cerner en quelque sorte la forêt où l'on suppose réfugiés lièvres et peut-être chevreuils, que les chiens feront déboucher.

— J'ai manqué mon coup, dit Charles ; je ne serais pas fâché de prendre ma revanche.

La meute lancée, chacun gagne son poste. Simon attend d'abord, l'œil au guet, l'oreille aux écoutes ; il finit par trouver le temps long et se laisse distraire par la magie de l'automne. Il admire la lumière à travers la brume qui monte des guérets, la silhouette d'un labourer se détachant sur un ciel d'opale, les feuillages nuancés d'or, de cuivre et de carmin ; il songe aux siens, qui comptent sur civet de lièvre, cuissot de chevreuil et perdreaux rôtis, tant ils ont foi en son adresse, et... frt... un lièvre déboule à dix pas. De surprise, Simon oublie qu'il est armé. L'animal hésite une seconde sur la direction à prendre, voit notre homme figé dans une immobilité de vieux tronc, et prend la clé des champs avec des sauts ironiques, semblant dire : attrape-moi, si tu peux ! Simon le regarde bondir sans regret, sans fausse honte ; il n'a pas l'âme d'un chasseur ; il sourit même en pensant à la tête que lui feraien ses amis, s'ils savaient ; seulement, ils ne sauront pas : à quoi bon se rabaisser dans leur estime.

— Après tout, se dit-il, je crois que j'ai le cœur trop tendre pour donner volontairement la mort à des bêtes inoffensives. Je chasserais, puisque Hippocrate me l'ordonne ; je lancerai quelques coups de grenade en me contentant d'effleurer le but ; si je l'atteins en plein, c'est que je ne l'aurai pas voulu et que j'aurai mal visé. Mon but, à moi, c'est de maigrir ; je puis l'atteindre en courant après le gibier, sans qu'il soit nécessaire de lui donner la mort. D'être équipé *ad hoc* et armé en guerre suffit pour la galerie. Je ne serai pas le premier chasseur qui n'a rien tué de toute une campagne. — A. Gaillard.

La Carotte. — A propos de végétarisme, un mot cynique d'un bohème qui a élevé l'art de « taper » ses contemporains à la hauteur d'un système... infâme :

— Se nourrir exclusivement de légumes, cela n'a rien d'extraordinaire... Il y a douze ans qu'à Lausanne, je ne vis, moi, que de « carottes » !

LA VEILLEE

(S. : e et jin).

Grave et bref, sans se faire prier d'ailleurs, il dit son histoire, et son débit est aussi primitif et grossièrement équarri que les pesants billets sur lesquels il fait voler sa hache. Tout comme le nœud, le mot rebelle cède sous l'effort ahanant, tandis que se gonflent, pareilles à des racines, les veines noueuses de ses tempes.

— Pour un coup de rein, c'est un coup de rein ! grimace ce monstre de Chapuisat.

— « Caquet de pie, — ne prouve mie ! » rétorque l'autre, qui le confronte sans courroux.

Et durant que la Bioche passe à l'eau les assiettes, voici comme il raconte :

— Y a belle lune de ça, dix ans vienne l'hiver, y faisait une coussure de tous les diables ; le bois attendait, « outre » la « Terre-brûlée ! » n'y avait pas, si on voulait du bien, fallait l'abattre. Tout l'automne, le « valet » avait manqué l'école rapport à ses jambes où il avait attrapé le mal en pêchant des écrevisses ; ça se morfondait dans la chambre. — « Prends-moi ac'toi dans la hotte ! » qu'il me suppliait. Oué ! un gros gaillard de douze ans... avec ma hache, mon cordeau !...

— Ces sacrées jambes ! on n'avait rien épargné ; le « medze » avait donné les pommandes et le docteur était monté. La vieille Mono s'était donné mille maux, avait écorcé tout un bras d'ébène vif avec les ongles, en faisant la prière :

Dieu de bonté, — prends en pitié... et puis l'autre, qui est plus forte :

Mal ardent, — fo lo camp.

rien n'y faisait, les jambes restaient nouées. Vrai furet, le temps lui durait à ce gamin, à telles fins qu'il en périssait, même que la mère lui faisait boire chaque matin la chênette, contre le « noir ».

— Or donc : Prends-moi ac'toi, père ! qu'il me cornait. Crénom ! ça me faisait gros cœur, et je vous réponds que j'aurais volontiers troqué ma saine paire de jambes contre les siennes. Le temps s'embrêchait ; les nuages se couraient sus comme le troupeau qu'on lâche ; par ainsi, concertée comme elle est, la femme avait petite idée de notre expédition. Enfin, voyant que mon drôle commence à pleurnicher : C'est bon ! qu'elle décide tout par un coup, prends-le à carindou, et l'emmitoufle de sa peau de chat. Arrivés au tournant à pic que vous savez, la « noire » soufflait à vous balayer la tête de dessus les épaules, les sapins, saluaient jusqu'à terre, un vrai bal, quoi ! Cramponné d'un bras à la roche, moitié rampant, moitié allant : Tiens bon, là-haut ! que je jette au gosse. Mais du diable si mon garnement ne se met pas à plaire, à hurler que le vent va le prendre à la « Grande-Eau », qu'il veut retourner ! Oué... retourner ! à ponant, sur ce chemin récuré par ce vent d'enfer, je n'aurais pas tenu le temps de faire « hup ! » — à plus forte raison le boué ! Enfin, en règle ! je lui crie de fermer les yeux, et par bonheur on attrape la forêt. Je dépose sous un sapin mon gaminet qu'avait fini par se cailler là-haut, le couvre de mon habit et d'une brassée de feuilles, et me mets en chantier. Ça va bien ; pas un souffle ; une paix, je vous dis, ainsi qu'à l'église. Mais voilà-t-il pas comme j'ébranchais ma dernière bille : Crâ... crâ ! une pétarade d'un « temps » formidable, et du coup, une crépité de sorcier qui éclate, de grêle et de grêlons pires que des annailles... puis... pan ! une flamme, ne langue de feu qui me lance, au respect que je vous dois, sur le « dernier », comme si le bétier m'avait cogné sa corne dans l'estomac.

— Je vois tout juste, dans la lueur, mon gars qui fait : Heu ! bondir, soulevé par une force, — et moi je m'abats.

— Ma foi, vous dire la suite ? — Après un bout de temps, les esprits me reviennent, et tout à la fois un grand tremblement de cœur : le petit !... Comprenez... la mère, n'est-ce pas ? — Ben oué, le petit ! il était levé, que je vous dis, levé droit sur ses quilles à me crier : « Papa ! je peux marcher ! » — Le miracle était fait, n'y

avait pas à barguigner ! Croyant avoir les bleus, je veux me dresser... bégueine ! va querir ! le mal n'avait fait que changer de quartier, est-ce que je n'étais pas bel et bien noué à sa place ! l'a fallu m'emporter sur une civière ; j'ai été tout l'été à plat, parbleu ! à preuve que c'est Anselme et ce vieux gueusard de Chapuisat qui ont rentré mes foins. »

Un repos plane, à peine troublé par le clappement des lèvres contre les tuyaux des pipes, puis la campane d'une vache toute proche, vibre ample et sonore dans la nuit bleue.

— Me direz-vous, reprend alors le Bouc-Blanc pourquoi j'ai perdu mes jambes durant que le garçon retrouvaient les siennes ? Le docteur, qui l'apprit par les femmes, monta voir ça de ses yeux... ne sut rien expliquer. Quant à présent, me voici prêt pour la dernière auberge ; l'existence m'a montré qu'y a des choses où l'on a beau s'appliquer dans les livres, on n'y voit goutte. Y a les éclairs et les « temps » et les malaises douleurs, et les chiens qui reniflent la « Mauvaise »...

— Et y en a qui disent « Dieu », et d'autres qui disent « le Soleil ! »...

— Pardi, interrompt le père Chapuisat, rien n'est plus beau que la lumière !

Et s'étirant les bras, il lève la séance.

— Allins, bouna né ! — Bouna né à té ! Faut pas s'auuter plus avant !... Et dans la grande ombre que projette le Chamossaire sur les rocs poudrés de lune, faisant rouler les pierres sous leurs sabots, ils se dispersent, ils sont rentrés.

* * *

— Eh bien, mon cousin ?

— Peuh ! diras-tu, des choses de la terre, des âmes de paysans ! — Hé ! sans doute ; mais des phénomènes inexplicables, des esprits confus comme des crépuscules ! Traditions bizarres, qui vous encloison, pareilles à des lisières ou à des serretées, idées rattachées péniblement les unes aux autres, telle une guirlande tressée par des doigts gourds ; sentences, comme des doigts levés sur la vie !

— Ne cherche pas à saisir ; surtout, n'essaie pas de protester, tais-toi.

Mâche des herbes ; dérobe des guignes, ignore les lois, les noms des cimes, l'étiquette et les étiquettes... et les yeux mi-clos, l'esprit aussi vide que l'écolier devant son cahier de composition, réponds-toi qu'on meurt et qu'il n'importe !

Berthe Nicollier.

La Patrie Suisse. — Sait-on que le musée de Valère à Sion est un des plus riches de la Suisse romande et qu'il vient d'être réorganisé ? « La Patrie Suisse » du 22 septembre (No 38) contient un reportage de J. Marteau sur ce musée original et peu connu. Dans le même numéro une page sur le marché-concours de Thonon, une autre sur les dégâts causés par l'ouragan en Suisse centrale. Actualités sportives et suisses : matches de football, critérium du Bouchet, match d'athlétisme Vaud-Genève, tournoi de tennis de Montchoisy ; XVe assemblée de la S. D. N., cérémonie du Comptoir suisse de Lausanne, fêtes du millénaire d'Einsiedeln et fête centrale du C. A. S. à Arosa.



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne
Téléph. 34.366

Achat — Vente — Echange
Envols à choix à collectionneurs.
Albums
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Un Monsieur

à qui on ne la fait pas...

exige un apéritif sain « DIABLETTS » et non un « Bitter » et il n'est jamais trompé.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.